

Lucile Quéré

UN CORPS À NOUS

Quand les féministes luttent pour
la réappropriation du corps.



SciencesPo
LES PRESSES

Un corps à nous

Luttes féministes pour la réappropriation du corps

Lucile Quéré

Presses de Sciences Po

Sommaire

Introduction

- Les contours du « nous »
- Un travail militant de politisation au féminisme
 - Un travail militant mémoriel
 - Un travail militant émotionnel
 - Un travail militant intersectionnel
- Une enquête transnationale, engagée et incarnée

Chapitre 1 : « Notre corps, nous-mêmes » d’hier à aujourd’hui

- Diffusion transnationale et appropriations locales du *self-help* féministe
 - Aux origines du *self-help* féministe
 - À Bruxelles, une adaptation limitée
 - À Paris, un succès mitigé
 - Une réception favorable à Genève
- Le Dispensaire des femmes de Genève (1978-1987) : quand le *self-help* s’institutionnalise
 - Négocier quotidiennement l’idéal féministe
 - Résister au déclin militant par la transnationalisation
 - Fin du Dispensaire des femmes, continuité du *self-help*
- Un renouveau à caractère politique
 - Le corps comme objet de revendication
 - Le corps comme moyen d’action

Chapitre 2 : Luttres de corps, corps en lutte

- Des dispositions au militantisme féministe sur le corps et la santé
 - Des féministes situées en haut de l’espace social
 - Une histoire de famille
 - Des socialisations au corps et à la santé atypiques
- L’entrée dans le *self-help* : en tant que femme ?
 - Des expériences gynécologiques et sexuelles douloureuses
 - S’engager en féministe
 - S’engager en professionnelle
- Des formes variées d’engagement
 - Anaïs, participante profane
 - Carolina, profane-experte
 - Agnès, professionnelle engagée
- Infléchissements des trajectoires professionnelles

Chapitre 3 : Le féminisme, c'était mieux avant ?

Créer le souvenir : un travail d'« anciennes »

De la « deuxième vague » au renouveau féministe

Des origines perdues à l'unité retrouvée

Célébrer le passé : une activité de la nouvelle génération

S'approprier le souvenir, ressentir la nostalgie

Diffuser le souvenir, contrer « l'amnésie »

Des livres pour rendre hommage aux générations précédentes

Ancrer la nostalgie dans les pratiques militantes

Les luttes autour du travail mémoriel

Chapitre 4 : Des féministes « bienveillantes »

Avant l'auto-observation : se retrouver autour du corps

Organiser autrement le soin gynécologique

Susciter la parole, encadrer les relations

Connaître par expérience : un travail militant cognitif

Pendant l'auto-observation : apprendre à « faire corps »

Préparer à l'auto-observation

« Être un seul corps » : produire un « nous » incarné

Chapitre 5 : Un féminisme inclusif excluant

La race de la « bienveillance »

Des réceptions contrastées du travail émotionnel

Éprouver la reproduction des rapports de domination

L'intersectionnalité comme travail d'inclusion

Reconnaître la diversité des expériences vécues ?

Division du travail d'inclusion des minorités sexuelles et de genre

Division raciale du travail militant intersectionnel

Conclusion : Le corps du « nous »

De la contestation de l'emprise médicale sur le corps des femmes à la production d'un corps pour le féminisme

Corps et féminismes : dépasser les oppositions

Repenser la prise de conscience politique

Bibliographie

Annexes

Liste des principaux entretiens

Liste des brochures militantes analysées

Introduction (provisoire)

En février 2020, une nouvelle version de *Notre corps, nous-mêmes* paraît en France. Cet ouvrage avait initialement été publié aux États-Unis sous le titre *Our Bodies, Ourselves* en 1973. Il est rapidement devenu emblématique du self-help féministe, un mouvement qui conteste l'emprise médicale sur le corps des femmes et propose à ces dernières de se réapproprier les savoirs gynécologiques. La version réactualisée de ce « manuel de santé féministe » connaît un succès fulgurant qui s'inscrit dans le renouveau, depuis les années 2010, d'initiatives centrées sur la réappropriation de leur corps par les femmes. Elle place, à l'instar des éditions précédentes et de la démarche caractéristique du self-help gynécologique, les expériences vécues des femmes au principe de la production de savoirs sur le corps. Le projet entend, selon les mots de Marie Hermann, l'éditrice qui en est à l'initiative, « construire un “nous” avec ces expériences-là, et une sorte de corps collectif féminin¹ ». L'introduction de l'ouvrage, écrit par un collectif de neuf femmes revendiquant d'avoir « repris le flambeau² », précise : « nous avons voulu mettre au centre ce qui nous relie : *notre corps, nous-mêmes*³ ».

Ce projet évoque tout à la fois la vitalité et le retentissement des mobilisations féministes contemporaines, l'importance qu'elles accordent au passé et aux questions de transmission et la critique des savoirs institués qu'elles portent. Il met aussi en lumière, à travers le renouveau du self-help, la centralité accordée au corps dans les mobilisations féministes aujourd'hui. À travers le champ lexical du commun et du lien, le corps est présenté comme ce que toutes les femmes partagent et comme l'outil d'une lutte commune. Conçu comme un facteur de rassemblement des femmes et des féministes, le corps serait au principe du « nous ». Mais quels sont les contours du « corps » et du « nous » ainsi proclamés ? Qui en définit les frontières, et comment ? Qui en fait partie, et qui en est exclu ?

Les contours du « nous »

Dénonciation des violences gynécologiques, multiplication des représentations du clitoris, politisation du sang menstruel, ateliers dédiés au plaisir féminin : une nouvelle génération de féministes, marquée par le moment #MeToo, s'empare aujourd'hui du corps et en fait un outil

¹ Marie Hermann, « "Notre corps, nous-mêmes" est le livre féministe le plus vendu dans le monde si l'on prend en compte toutes ses adaptations », *Les Nuits*, France culture, diffusé le 14 février 2021.

² Collectif NCMN, *Notre corps, nous-mêmes. Écrit par des femmes, pour les femmes*, Marseille, Hors d'atteinte, 2020, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 15.

pour contester la permanence de l'oppression des femmes. Cette préoccupation n'est pas nouvelle. Elle remet au goût du jour une revendication centrale au féminisme des années 1970 : celle de la libre disposition de leur corps par les femmes. L'histoire des luttes qui ont été menées au nom de ce principe au cours de ce qu'il est commun d'appeler « la deuxième vague » des mobilisations féministes est bien documentée. La manière dont cette histoire a été écrite met en lumière les droits que ces mobilisations ont permis de conquérir, au premier rang desquels les droits à la contraception et à l'avortement. Pour autant, la célébration féministe de l'accès à ces droits reproductifs, aussi nécessaire soit-elle dans une période de recul historique de ces droits au niveau mondial, a laissé dans l'ombre une autre histoire liée elle aussi à la revendication de disposer librement de son corps : celle des contestations féministes du pouvoir médical sur le corps des femmes. En effet, l'accès aux droits reproductifs dans les années 1970 a été conditionnée à leur délégitimation au corps médical. Or, des initiatives féministes ont contesté ce monopole des médecins sur les savoirs reproductifs.

Ce n'est que depuis récemment qu'un intérêt est porté à ces luttes, qui sont longtemps demeurées méconnues. En témoigne la sortie à l'automne 2022 du film *Annie Colère*, dans lequel la réalisatrice Blandine Lenoir porte à l'écran l'histoire d'une ouvrière qui s'engage en 1974 au sein du Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception (MLAC) et y découvre ce que permet la reprise en main par les femmes des savoirs abortifs. L'histoire des projets féministes ayant pour ambition de remettre entre les mains des femmes les savoirs procréatifs a été retracée par Lucile Ruault dans ses travaux sur la construction du mandat médical de l'avortement⁴. Parmi ces mobilisations pour les libertés reproductives, celles du MLAC, mais aussi certaines mobilisations de self-help féministe qui ont voyagé internationalement depuis les États-Unis et ont été appropriées localement⁵. Ces militantes du self-help ont élaboré une critique des rapports de pouvoir organisant la relation médicale et ont déployé des pratiques pour se réapproprier les savoirs sur les corps et les manières de le soigner et d'en prendre soin. Cependant, ce courant ne s'est pas développé au-delà de quelques groupes et n'a pas donné lieu à la constitution d'un mouvement de santé des femmes. La revendication

⁴ Lucile Ruault, *Le spéculum, la canule et le miroir. Les MLAC et mobilisations de santé des femmes, entre appropriation féministe et propriété médicale de l'avortement (France, 1972-1984)*, Thèse de doctorat en science politique, Université Lille 2, Lille, 2017, 811 p.

⁵ Lucile Ruault, « La circulation transnationale du self-help féministe : acte 2 des luttes pour l'avortement libre ? », *Critique internationale*, 2016, n° 70, p. 37-54.

de libre disposition de leur corps par les femmes ne s'est ainsi traduite que de manière marginale par la contestation en pratique du monopole médical sur la vie procréative des femmes.

Et pourtant, une telle contestation reprend corps aujourd'hui. Se réclamant du self-help gynécologique, des féministes développent des pratiques similaires à celles dont les militantes des années 1970 ont commencé à faire le récit⁶ : elles célèbrent les luttes féministes passées qui se sont attaquées au pouvoir de l'institution médicale ; elles se rassemblent dans des « groupes self-help » autour d'une démarche d'investigation empirique de leur corps ; elles développent des réseaux transnationaux de partage des savoirs anatomiques et gynécologiques ; elles mettent sur pied des ateliers d'auto-gynécologie. Ces ateliers collectifs de self-help, qui peuvent réunir de manière ponctuelle ou régulière une dizaine de participantes, sont centrés sur l'appropriation et l'élaboration de savoirs sur les corps et la santé des femmes par les femmes. Revendiquant l'autonomie des femmes vis-à-vis de la médecine en général et de la gynécologie en particulier, ces séances sont le plus souvent animées par une ou deux personnes qui mettent en avant leur statut de profane de santé. Il arrive néanmoins parfois que des professionnelles de santé (la plupart du temps des sages-femmes) en prennent en charge l'organisation et l'animation. Si le public ciblé est généralement constitué de profanes, ces sessions sont parfois organisées à destination de professionnelles de santé afin de les sensibiliser à l'auto-gynécologie et au partage des savoirs médicaux. Dans tous les cas, les ateliers rassemblent majoritairement des femmes cisgenres⁷ issues de classes moyennes et supérieures blanches qui sont fortement dotées en capitaux culturels. En règle générale, les ateliers ont lieu en dehors des espaces de la pratique médicale afin de souligner leur indépendance vis-à-vis de l'institution médicale. D'une durée de quelques heures, ils se déroulent comme suit : rappelant le modèle des groupes de conscience développés au sein du mouvement de libération des femmes des années 1970, une première partie est axée sur le partage en groupe des vécus individuels et des expériences médicales et sexuelles des participantes et la transmission de savoirs anatomiques ; un deuxième temps est consacré à l'apprentissage de la pratique de l'auto-observation gynécologique.

⁶ Catherine Fussinger, Séverine Rey et Marilène Vuille, « S'approprier son corps et sa santé. Entretien avec Rina Nissim », *Nouvelles Questions Féministes*, 2006, vol. 25, n° 2, p. 98-116 ; Rina Nissim, *Une sorcière des temps modernes. Le self-help et le mouvement femmes et santé*, Genève, Mamamélis, 2014, 195 p.

⁷ Le terme désigne les personnes qui se reconnaissent dans le sexe qui leur a été assigné à la naissance.

Cette pratique, emblématique du self-help des années 1970, est centrale dans le répertoire d'action des mobilisations féministes de santé aujourd'hui. Elle est construite par les actrices comme vectrice de conscientisation politique : il est répété à l'envi qu'elle serait un facteur de « prise de conscience » pour les participantes. Elle est ainsi censée produire une rupture subjective et transformer celles qui l'expérimentent en féministes. Ce discours n'est pas nouveau : il était déjà central au self-help des années 1970⁸. Il contraste cependant avec ce qui se passe concrètement pendant les ateliers de self-help : le foisonnement des pratiques qui s'y déploient dépasse largement le seul acte de l'auto-observation. Dès lors, avant de se demander ce que produit l'auto-observation pour les femmes qui l'expérimentent, il convient de se poser la question suivante : comment est construite cette évidence selon laquelle une pratique corporelle serait au principe d'un processus de conscientisation politique ? Poser une telle question, c'est interroger la naturalité des catégories utilisées par les actrices : que recouvrent, à leurs yeux, la « prise de conscience », « le corps », « les femmes » et « le féminisme » ? Ces catégories font l'objet de nombreuses luttes de définition au sein des féminismes⁹. En effet, le « nous les femmes » qui a longtemps constitué le sujet politique non questionné du féminisme est mis en cause par les théories *queer* et intersectionnelles. Ces théories – qui sont appropriées et retraduites par les groupements militants – ont en effet critiqué la prétention universaliste du « nous les femmes » et ont souligné combien il conduit finalement à exclure du féminisme les moins privilégiées. La reconnaissance de la diversité des situations des femmes et de la pluralité des courants et conflits idéologiques qui traversent les féminismes posent la question de la possibilité de lutter ensemble. Pourtant, la délimitation des frontières du « corps », des « femmes » et du « féminisme » est peu interrogée dans le courant de self-help : le « corps », en tant que lieu premier de leur oppression et en tant que terrain privilégié pour leur émancipation, serait ce qui rassemble les « femmes » et ce qui pourrait les mener au « féminisme ». Le consensus relatif autour de la définition de ces catégories met en évidence qu'elles sont utilisées dans le but de rassembler. La promotion du self-help apparaît alors comme un moyen mobilisé par certaines militantes pour résoudre les tensions autour de la

⁸ Sandra Morgen, *Into Our Own Hands. The Women's Health Movement in the United States, 1969-1990*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2002, 284 p ; Hannah Grace Dudley Shotwell, *Empowering the Body. The Evolution of Self-help in the Women's Health Movement*, Thèse de doctorat en philosophie, University of North Carolina, Greensboro, 2016, 244 p.

⁹ Éléonore Lépinard, « The Contentious Subject of Feminism: Defining Women in France from the Second Wave to Parity », *Signs*, 2007, vol. 32, n° 2, p. 375-403 ; Laure Bereni et Éléonore Lépinard, « “Les femmes ne sont pas une catégorie”. Les stratégies de légitimation de la parité en France », *Revue française de science politique*, 2004, vol. 54, n° 1, p. 71-98.

définition des contours du féminisme et de son sujet politique légitime. Autrement dit, les militantes du self-help déploient un travail de production d'un « nous » unifié autour du corps. Mais quels sont les contours du « nous » quand il est défini par le corps ? Permet-il d'inclure toutes les femmes, comme il le promet ? Ne reproduit-il vraiment aucune exclusion ? Sans magnifier ni dénoncer les luttes féministes d'hier et d'aujourd'hui, cet ouvrage a pour ambition d'en comprendre les logiques et les limites afin de réfléchir aux écueils du désir d'unité autour du corps, mais aussi aux possibilités politiques qu'il ouvre.

Un travail militant de politisation au féminisme

Comment approcher ces pratiques féministes dont la mise en œuvre, les objectifs et les conséquences se veulent « évidentes », à savoir donner aux femmes les savoirs de leur libération ? La sociologie des mobilisations peut nous permettre de dénaturaliser l'évidence et de questionner l'association entre l'expérience commune de pratiques corporelles et la transformation des femmes en sujets politiques de leur émancipation. L'ambition du self-help de transformer les femmes donne lieu à un travail militant explicite, particulièrement intense et qui recouvre de multiples facettes, que j'appelle *travail militant de politisation au féminisme*. Je regroupe sous ce terme l'ensemble des tâches entreprises pour transformer les participantes à l'action collective en féministes et pour former un sentiment d'appartenance à un « nous ». En proposant d'examiner ce travail et ses logiques pratiques, mon questionnement s'inscrit dans la lignée de l'invitation formulée par Lilian Mathieu à considérer le collectif dans les mobilisations comme « un enjeu plus qu'un donné » et à étudier « les modalités et les difficultés pratiques de sa construction¹⁰ ». Il s'ancre également dans les approches sur l'engagement qui ont souligné que les analyses de la sociologie du travail pouvaient s'avérer utiles pour l'étude des mouvements sociaux. Un tel parti pris est loin d'aller de soi. Comme le rappelle Maud Simonet, les activités liées à l'engagement bénévole, associatif ou militant sont généralement considérées comme « s'inscrivant dans et même symbolisant le “hors” ou le “non”-travail¹¹ ». Comme je le montre dans ce livre, mobiliser la notion de travail pour examiner le self-help permet d'apporter un éclairage renouvelé sur trois dimensions peu étudiées de l'action

¹⁰ Lilian Mathieu, *L'espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2012, p. 60-61.

¹¹ Maud Simonet, *Le travail bénévole. Engagement citoyen ou travail gratuit ?*, Paris, La Dispute, 2010, p. 9.

collective : la dimension mémorielle, la dimension émotionnelle et la dimension intersectionnelle.

Un travail militant mémoriel

Comment analyser la résurgence, depuis une dizaine d'années, des initiatives de self-help qui renouent avec la revendication de libre disposition de leur corps par les femmes et réactualisent un répertoire d'action du féminisme de la « deuxième vague » ? Plutôt que de présupposer l'existence de la continuité avec les années 1970, cet ouvrage montre comment elle est construite. Les recherches sur les mouvements sociaux expliquent la possibilité pour ceux-ci de durer dans le temps entre périodes de mobilisation, ou entre « vagues » comme le mouvement féministe, de plusieurs manières : par des facteurs structurels externes qui jouent un rôle dans le maintien des mouvements entre deux étapes de mobilisation – ce sont les « structures dormantes » mises en évidence par Verta Taylor à propos du mouvement des femmes états-unien¹² ; par des processus de transmission intergénérationnelle¹³ ; ou encore par la mémoire collective, qui joue un rôle dans la production d'un sens de la continuité¹⁴. Cet ouvrage, tout en s'inscrivant dans la lignée de ces travaux, propose d'ajouter à ces modalités une nouvelle façon de saisir la manière dont la continuité est produite : par un travail militant spécifique, que j'appelle travail militant mémoriel.

L'omniprésence des références aux années 1970, l'abondance des pratiques convoquant le passé ainsi que la coexistence de deux générations de militantes au sein des mobilisations du self-help invitent en effet à envisager la continuité comme un processus – dont l'issue n'est pas définie à l'avance – produit par les pratiques des mouvements sociaux et qui s'actualise dans les interactions ordinaires entre participantes. Envisager la continuité sous l'angle du travail militant implique de prêter attention à un ensemble de tâches militantes concrètes orientées vers la production d'une mémoire commune, que j'appelle travail militant mémoriel. Cette notion permet de souligner que la mémoire et la continuité résultent d'un travail militant actif de construction et qu'elles sont produites dans et par l'action collective. Analyser ce travail militant mémoriel, c'est alors analyser les processus de division et de spécialisation des tâches

¹² Verta Taylor, « Social Movement Continuity. The Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, p. 761-775.

¹³ Nancy Whittier, *Feminist Generations. The Persistence of the Radical Women's Movement*, Philadelphia, Temple University Press, 1995, 309 p.

¹⁴ Marion Charpenel, « *Le privé est politique !* ». *Sociologie des mémoires féministes en France*, Thèse de doctorat en sociologie, Institut d'études politiques de Paris, Paris, 2014.

qui organisent la production militante de la continuité, les normes qui l'ordonnent et les rapports de pouvoir qui la structurent.

Un travail militant émotionnel

La notion de travail militant désigne habituellement un ensemble d'activités qui structurent les organisations traditionnelles du militantisme (rédaction de tracts, organisation de réunions, prise de parole publique, etc.). La spécificité de l'activité des collectifs de self-help met cependant en lumière une dimension encore trop souvent évacuée de l'analyse des pratiques militantes : leur dimension émotionnelle. La notion de travail émotionnel, développée par Arlie Hochschild au croisement de la sociologie du genre et de la sociologie du travail pour désigner le processus par lequel « on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment¹⁵ » a été importée avec succès en sociologie des mouvements sociaux. Elle est particulièrement utile pour saisir et analyser un ensemble de pratiques militantes du self-help qui pourraient aisément rester dans l'ombre. D'une part parce que ces pratiques sont rendues discrètes par les militantes : en présentant l'auto-observation comme un outil en soi et immédiat de « prise de conscience » féministe, les militantes contribuent en effet à rendre difficilement perceptible l'ensemble de techniques qu'elles déploient pour faire émerger chez les participantes un rapport politisé à leur expérience vécue du corps et de la sexualité et pour les transformer en féministes. D'autre part parce que le travail militant qu'elles effectuent, qui recourt aux savoirs, aux corps et aux émotions, se réalise dans des espaces et selon des modalités qui peinent encore à être pensées comme pleinement politiques, et continue parfois en cela de faire l'objet d'un « déni de travail¹⁶ ». Une façon classique de repérer le politique dans les interactions consiste à rechercher la mise en conflit et la montée en généralité¹⁷. Le militantisme de self-help valorise au contraire le « prendre soin » et le particulier. Ce faisant, il bouscule les définitions acceptées et invite à repenser ce qu'est un acte politique : le politique et la politisation sont ici nichées dans les émotions « positives », dans la descente vers l'intimité et dans la recherche de concorde, autant de préoccupations qui souvent considérées comme

¹⁵ Arlie Russell Hochschild, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, 2003, vol. 9, n° 1, p. 32.

¹⁶ John Krinsky et Maud Simonet, « Déni de travail : l'invisibilisation du travail aujourd'hui », *Sociétés contemporaines*, 2012, vol. 87, n° 3, p. 5-23.

¹⁷ Sophie Duchesne et Florence Haegel, « Entretiens dans la cité, ou comment la parole se politise », *Espace Temps*, 2001, vol. 76, n° 1, p. 95-109 ; Camille Hamidi, « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique*, 2006, vol. 56, n° 1, p. 5.

triviales et éloignées du militantisme politique. Prêter attention à cette dimension du travail militant de politisation permet de mettre en lumière un ensemble de pratiques qui pourraient sembler des détails, mais qui gagnent pourtant à être requalifiées comme faisant partie intégrante du travail politique entrepris pour sensibiliser les femmes à disposer librement de leur corps et de leur sexualité. Ce faisant, on peut aussi révéler la manière dont certaines normes et dont certaines contraintes sont reconduites dans l'action collective. Dans le cas du self-help, une telle démarche permet de mettre en évidence les attentes normatives des militantes vis-à-vis des bonnes manières de définir et d'incarner le féminisme. Autrement dit, c'est à la condition d'être attentive aux dimensions proprement émotionnelles et corporelles de l'activité militante qu'on peut dévoiler le travail de production d'un « nous » politique et de ses frontières.

Un travail militant intersectionnel

La question des frontières du sujet politique du féminisme est pensée depuis longtemps, en particulier à travers la notion d'intersectionnalité. Cette dernière, qui est couramment attribuée à la juriste américaine Kimberlé Crenshaw¹⁸ pour penser la multiplicité et l'imbrication des rapports d'oppression, a en effet d'emblée été lié à l'histoire des luttes politiques des minoritaires : il a servi la critique de la marginalisation des femmes noires dans les mouvements féministes d'une part, et dans le mouvement de libération noire d'autre part. Et aujourd'hui encore, l'intersectionnalité ne se limite pas à une catégorie savante : elle est appropriée dans la sphère militante, en particulier au sein des mobilisations féministes contemporaines qui en ont fait l'une de leur principale perspective. En conséquence, un champ de recherche s'est constitué qui vise à analyser les usages militants de l'intersectionnalité, c'est-à-dire les manières dont les mouvements sociaux et les mouvements féministes adoptent – ou non – les théories de l'intersectionnalité et en font un principe d'action¹⁹. Cet ouvrage s'inscrit

¹⁸ Kimberlé Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex. A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *The University of Chicago Legal Forum*, 1989, vol. 140, p. 139-167.

¹⁹ Dara Z. Strolovitch, *Affirmative Advocacy: Race, Class and Gender in Interest Group Politics*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, 284 p ; Éléonore Lépinard, « Doing Intersectionality: Repertoires of Feminist Practices in France and Canada », *Gender & Society*, 2014, vol. 28, n° 6, p. 877-903 ; Julia Schuster, « Intersectional expectations: Young feminists' perceived failure at dealing with differences and their retreat to individualism », *Women's Studies International Forum*, 2016, vol. 58, p. 1-8 ; Armine Ishkanian et Anita Peña Saavedra, « The politics and practices of intersectional prefiguration in social movements: The case of Sisters Uncut », *The Sociological Review*, 2019 ; Elizabeth Evans et Éléonore Lépinard, « Confronting privileges in feminist and queer movements » dans *Intersectionality in Feminist and Queer Movements: Confronting Privileges*, New York, Routledge, 2020, p. 1-26.

dans la lignée de ces travaux. Il propose toutefois une approche originale en envisageant l'intersectionnalité aussi et avant tout comme un travail militant.

Une telle perspective suppose d'étudier un ensemble de tâches déployées dans le but de mettre en pratique un féminisme « intersectionnel » au prisme de la division du travail militant. L'étude de la manière dont ces tâches du travail intersectionnel sont divisées, assignées et valorisées permet de dévoiler les contours du « nous » promu et la façon dont certains rapports de pouvoir peuvent parfois être reproduits au nom même de leur dépassement. En effet, la notion de travail militant, en prêtant attention aux manières dont les tâches qui structurent l'activité militante sont divisées et prescrites, permet de visibiliser la manière dont certaines formes d'organisation du travail reconduisent ou au contraire reconfigurent les rapports de pouvoir. Elle constitue un outil utile pour appréhender la reproduction des hiérarchies de genre, de classe, de race, mais aussi d'âge et de sexualité au sein des mobilisations. Cet ouvrage met en évidence la manière dont les mouvements sociaux et les mobilisations féministes peuvent reconduire, et ce au nom même de l'intersectionnalité, les catégories et les hiérarchies qui structurent l'ordre social.

Une enquête transnationale, engagée et incarnée

J'ai mené une enquête à la fois sociohistorique et ethnographique à un niveau transnational de 2015 à 2019. Le self-help est caractérisé hier comme aujourd'hui par l'intensité des circulations transnationales qui le structure : les militantes voyagent, et à travers elles les idées, les pratiques, les objets et les savoirs circulent dans et par-delà les frontières nationales. À l'encontre de l'approche nationale des mobilisations qui est souvent privilégiée en sociologie des mouvements sociaux²⁰, cet ouvrage prend le parti d'élargir l'appréhension des phénomènes étudiés pour saisir pleinement les liens matériels et symboliques entre différents sites. L'enquête a ainsi suivi les pratiques militantes, les actrices mais aussi certains objets qui circulent dans et à travers les frontières nationales. Ces liens transnationaux sont particulièrement resserrés entre la France, la Suisse et la Belgique et facilités par la francophonie. L'adoption d'une « démarche en mouvement²¹ » au sein de cet espace de

²⁰ Donatella della Porta et Hanspeter Kriesi, « Social Movements in a Globalizing World: an Introduction » dans Donatella della Porta, Hanspeter Kriesi et Dieter Rucht (eds.), *Social Movements in a Globalizing World*, London, Palgrave Macmillan UK, 1999, p. 3-22 ; Johanna Siméant, « Transnationalisation/internationalisation » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020, p. 593-601.

²¹ Michaël Meyer, Adeline Perrot et Isabelle Zinn, « Entre ambition “tout-terrain” et impossible ubiquité : les ethnographes en mouvement », *SociologieS*, 2017, p. 2.

circulations transnationales a été nécessaire pour saisir la pluralité des groupes impliqués ainsi que pour élucider la similarité entre des pratiques surgissant simultanément dans des endroits et des contextes variés.

Je m'appuie d'abord sur des archives féministes des années 1970 à aujourd'hui. Pour retracer les pratiques féministes de santé développées pendant la « deuxième vague », j'ai travaillé dans le fonds du Mouvement de libération des femmes de Genève déposé aux Archives contestataires - EFI, dans les fonds du Centre d'Archives pour l'Histoire des Femmes (Carhif) à Bruxelles et au sein des Archives recherches et cultures lesbiennes (ARCL) à Paris. J'ai rencontré des difficultés dans certains de ces lieux d'archivage : des réponses à demi-mot étaient apportées à mes questions, des refus étaient opposés à certaines de mes demandes, des exigences de contrôle de mes écrits étaient formulées. Ces expériences conflictuelles rappellent l'importance de l'investissement mémoriel dont fait l'objet le self-help aujourd'hui alors que ce courant a longtemps été délaissé dans l'histoire des mobilisations féministes de la « deuxième vague ». J'ai complété ce volet historique par vingt et un entretiens avec des militantes s'étant investies dans les mobilisations sur la santé et l'avortement dans les années 1970 pour saisir le sens subjectif qu'elles attribuaient à leur militantisme ainsi que pour retracer leurs trajectoires individuelles. Pour comprendre la résurgence de pratiques de réappropriation du corps aujourd'hui, j'ai récolté dans les événements de self-help auxquels j'ai participé un corpus de documents militants rassemblant brochures, revues, ouvrages, vidéos et newsletters. Parmi ces documents, certains datent initialement des années 1970 et sont reproduits ou réadaptés aujourd'hui, ce qui m'a conduite à m'interroger sur les conditions de leur transmission. J'ai aussi recueilli les textes de présentation des ateliers de réappropriation du corps et de critique féministe de la médecine qui sont fréquemment mis en ligne sur Facebook ou sur les sites internet de certains collectifs et associations.

Afin de saisir le travail militant de politisation féministe en train de se faire, je me suis rendue à des événements publics sur le self-help tels que des festivals, des projections ou des conférences. À une exception près, je n'ai pas pu observer de séances de collectifs pérennes de self-help : ces collectifs ne connaissent souvent qu'une existence informelle et valorisent la confiance et l'intimité permises par l'entre-soi, ce qui rend très difficile d'en connaître l'existence et d'y pénétrer. Je me suis donc tournée vers les ateliers ponctuels de réappropriation du corps. J'ai participé à quinze de ces ateliers de self-help, qui ont duré entre deux heures et deux jours. Dans ces ateliers, je me suis toujours présentée comme chercheuse. L'enquête, fondée sur la participation aux activités de self-help, a ainsi signifié une implication physique

et émotionnelle au sens fort. Celle-ci était un parti pris de ma part : saisir les dimensions affectives de l'engagement nécessite une pratique ethnographique incarnée. Cependant, mon implication corporelle a aussi fait l'objet d'injonctions de la part des militantes. Elles y voyaient une condition de réalisation, dans l'espace de l'atelier, de l'égalité désirée entre l'ensemble des participantes. Ces injonctions révèlent aussi une des normes centrales des espaces du self-help, à savoir l'adhésion, à laquelle je ne pouvais déroger, à une conception de la connaissance fondée sur la valorisation de l'expérience. Au-delà d'une sociologie du corps, c'est donc aussi une sociologie depuis le corps²² que j'ai été amenée à réaliser. Cet engagement ethnographique fort a été le ressort de la production de la distance impérative à l'objectivation. Les moments d'adhésion, les impressions d'osmose parfois ressenties, tout comme le sentiment de malaise ou les sensations de dégoût face à la confrontation aux corps des autres ont été le support même de la distanciation critique.

J'ai étayé ce volet ethnographique par soixante-six entretiens réalisés à la fois avec des militantes du self-help qui organisent des ateliers ou participent à des collectifs et avec des participantes aux ateliers²³. Ces entretiens ont constitué un moyen d'accéder aux pratiques des collectifs de self-help que je n'ai pas pu observer et ont ainsi permis de contourner l'impossibilité d'accéder à tout un pan du répertoire d'action du self-help : par ce biais, j'ai pu enquêter auprès d'un total de 24 collectifs et associations de self-help²⁴. Les entretiens ont aussi permis de recueillir des éléments sur les propriétés et les trajectoires familiales, professionnelles, militantes, affectives et procréatives des personnes rencontrées. Souvent réalisés dans les semaines ou les mois suivant une session de self-help à laquelle nous avons participé ensemble, les entretiens sont aussi apparus comme un moyen de saisir la manière dont le travail militant de politisation au féminisme et les normes qu'il véhicule sont appropriées subjectivement par les actrices. Dans ces entretiens se sont en effet rejouées les pratiques ritualisées du self-help : parler de soi et de ses émotions, ancrer son récit dans son expérience vécue, valoriser l'entre-soi féminin tout en taisant ce qui pourrait révéler des différences et des inégalités entre femmes.

Cette réticence à soulever ce qui pourrait diviser les femmes entre elles a constitué une contrainte dans la conduite de l'enquête. J'ai parfois rencontré des difficultés à poser des

²² Loïc Wacquant, « Carnal Connections: On Embodiment, Apprenticeship, and Membership », *Qualitative Sociology*, 2005, vol. 28, n° 4, p. 445-474.

²³ Toutes les enquêtées ont été assurées de l'anonymat.

²⁴ Afin de garantir l'anonymat, les noms de ces collectifs ont été modifiés.

questions sur les propriétés et les trajectoires sociales des interviewées sans rompre la confiance instaurée pendant l'entretien, et les réponses que j'ai reçues ont été courtes et allusives. Cette réticence des enquêtées à l'objectivation sociologique peut d'abord s'expliquer par leur crainte d'être accusées de pratique illégale de la médecine²⁵. La réserve des militantes rencontrées vis-à-vis du dévoilement de leurs propriétés sociales illustre aussi leur proximité aux sciences sociales et leur capacité, située socialement, à « préfigurer leur propre objectivation²⁶ ». L'enquête risquait de mettre en lumière ce qu'une partie importante de leur travail militant tend à voiler : l'existence de hiérarchies sociales entre les femmes qui pourraient mener à des tensions entre elles. De telles réticences m'ont mené à considérer les entretiens aussi comme des arènes au sein desquelles se déploient des pratiques de production d'une position sociale et d'une subjectivité socialement privilégiées. J'ai ainsi prêté attention à la manière dont les militantes interviewées nommaient ou au contraire évitaient de qualifier leur position dans les hiérarchies raciales, de classe et de sexualité, ainsi que le rapport qu'elles affichaient aux groupes minorisés et aux – rares – situations de conflit que j'ai pu observer.

Organisation de l'ouvrage

Comment la possibilité de l'unité du sujet politique du féminisme autour du corps est-elle construite ? Cet ouvrage dévoile le travail militant nécessaire pour produire le corps comme étant au principe du « nous » féministe, et ses implications. Pour saisir les formes historiques des tentatives de mise en œuvre du principe de libre disposition de leur corps par les femmes, le premier chapitre retrace les grandes lignes de l'histoire du self-help et de son renouveau contemporain. Le deuxième chapitre explore les trajectoires militantes des féministes dont l'engagement au croisement de la sphère militante et du champ de la santé entend brouiller les frontières de l'ordre médical. Les chapitres suivants étudient l'activité militante consistant à former le(s) sujet(s) politique(s) du féminisme – et les exclusions qu'elle performe. Le troisième chapitre analyse la dimension mémorielle du travail militant et dévoile comment est mise en pratique l'ambition de créer la continuité et l'unité du groupe autour d'un rapport nostalgique au passé. Le chapitre 4 resserre la focale sur la production de la bienveillance dans les ateliers collectifs de réappropriation du corps. Il démontre la spécificité de la manière dont les militantes

²⁵ Aurore Koechlin, « L'auto-gynécologie : écoféminisme et intersectionnalité », *Travail, genre et sociétés*, 2019, vol. 2, n° 42, p. 109-126.

²⁶ Sylvain Laurens, « “Pourquoi” et “comment” poser les questions qui fâchent ? Réflexions sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec des “imposants” », *Genèses*, 2007, vol. 69, n° 4, p. 125.

du self-help entendent produire des féministes, c'est-à-dire par l'intrication entre travail émotionnel, travail cognitif et travail relationnel, et met en évidence un ensemble de normes promouvant la bonne manière d'incarner le sujet politique du féminisme. Le chapitre 5 interroge les contours de ce « nous » féministe promu. À travers l'analyse de la manière dont les militantes tentent de traduire leur adhésion déclarée à l'intersectionnalité dans leurs pratiques militantes, il met en lumière la façon dont le travail intersectionnel actualise paradoxalement des logiques inégalitaires et des dynamiques de marginalisation qui participent à la reproduction dans et par l'action collective d'une mobilisation de féministes majoritaires.

Les différents chapitres de cet ouvrage saisissent ainsi le travail de production d'un corps pour le féminisme et les logiques sociales qui conduisent les minoritaires à en être exclues.